

**Série** : « Causeries - Débats »

**« IDENTITE CULTURELLE ET TOURISME : LES  
MISES EN SCENE DE L'AUTHENTICITE CULTURELLE  
EN PAYS DOGON ET DANS LE MANDE ».**

Anne DOQUET  
*Anthropologue*  
*Chargée de recherche à l'IRD*

**SAMEDI 07 JUIN 2003**

Association DJOLIBA Hommes et Développement (A.D.H.D)  
B.P 298 – Bamako, Mali  
Tél. (223) 222 83 32 / Fax (223) 222 46 50  
Email : [centredjoliba@afrifone.net.ml](mailto:centredjoliba@afrifone.net.ml)

Fonds Documentaire IRD



010032577

Fonds Documentaire IRD  
Cote : B \* 32577 Ex :

**Avec l'appui financier  
de la Fondation Konrad Adenauer**

**Centre DJOLIBA et Institut de Recherche  
pour le Développement (I.R.D)**

**Conférence-débat**

**IDENTITE CULTURELLE ET TOURISME :  
LES MISES EN SCENE DE L'« AUTHENTICITE CULTURELLE »  
EN PAYS DOGON ET DANS LE MANDE**

**07 juin 2003 au Centre DJOLIBA**

Anne Doquet est chargée de recherche à l'Institut de Recherche pour le Développement (IRD). En 1997, elle a soutenu sa thèse de doctorat, intitulée « Les masques dogon sous le regard de l'Autre : Fixité et changement dans une société ethnographiée », au département d'Anthropologie sociale et culturelle de l'Université de Bordeaux II. Elle a depuis poursuivi ses recherches sur les reformulations identitaires du Mali en lien avec les regards extérieurs. Affectée pour deux ans à Bamako depuis juin 2001, elle a consacré l'essentiel de son travail de terrain au phénomène du tourisme culturel.

## AVANT - PROPOS

Le lecteur trouvera dans les pages qui suivent le texte complet, rédigé par la conférencière elle-même, du propos que Anne DOQUET nous a fait le plaisir de présenter au public cultivé qui suit fidèlement les débats organisés au Centre DJOLIBA. Aussi je la remercie chaleureusement de l'effort qu'elle s'est imposée, tant pour la présentation orale –qu'elle redoutait et qui s'est révélée excellente–, que pour le travail de rédaction, grâce auquel ses analyses pourront toucher un public encore plus large que celui qui a assisté à sa conférence et participé au débat.

Chacun sait quelle contribution essentielle les débats organisés au Centre DJOLIBA apportent à la réflexion de la société civile et des cadres de ce pays. En cette occasion aussi, un public nombreux et de qualité assistait à la conférence-débat. Monsieur le Ministre de la culture lui-même, Cheikh Oumar SISSOKO, avait tenu à présider la réunion, qui était comme à l'accoutumée animée par le brillant Shaka BAGAYOGO. Dans la salle, des agents de voyage, des guides, des étudiants, des intellectuels, des agents de l'administration du tourisme, de simples citoyens soucieux de savoir et comprendre ce qui se passe dans leur pays : une fois de plus, le centre DJOLIBA avait su avertir et réunir les personnes intéressées par les questions traitées dans la conférence !

Pour ma part, je dirai volontiers l'intérêt que je vois au thème abordé par Anne DOQUET. Les Maliens, chacun pour son compte, et le Mali, dans son ensemble, hésitent visiblement aujourd'hui sur cette question de l'identité (sur cette question : qu'est-ce qui me fait malien ?)<sup>1</sup>. Les uns sont tentés au-delà du raisonnable par le modèle occidental, et même par le modèle américain : laissons tomber les traditions, laissons tomber les parents, vivons donc comme les jeunes –ou moins jeunes– bourgeois que nous voyons vivre au Nord à travers les rares touristes qui passent ici, et aussi par le prisme des informations qui nous parviennent, enfin et surtout dans la pure illusion distractive de ces séries télévisées que nous regardons, victimes d'une inquiétante addiction, chaque jour ! Il n'y a pour ceux-là de salut que dans les modèles qu'offre le Nord, essentiellement le modèle de la consommation. Les autres sont tentés de façon tout aussi insistante par le retour à la tradition : mais là, comme les traditions les plus anciennes ont été en grande partie déracinées et dévalorisées par l'islam, il s'agit essentiellement de revenir à cette religion, à sa pratique rigoureuse et même volontiers sectaire, et de refuser tout ce qui rappelle l'influence du Nord.

Certains intellectuels voudront se racheter d'avoir pris goût à fréquenter quotidiennement les charmes de la pensée scientifique d'aujourd'hui en pratiquant une religion qui s'affirme notamment par l'austérité et la sévérité de ses rites,<sup>2</sup> pendant que d'autres, pourtant protégés de ces tentations par l'ignorance, ne porteront que du coton blanc tissé à la main et ne se déplaceront qu'à pied, refusant absolument tous les biens

<sup>1</sup> Construire une identité, c'est « construire une ligne de frontière qui me fait moi dans ma singularité par rapport aux autres », rappelle Houari Touati : *Islam et voyage au Moyen-Age*, Seuil, 2000, 346 p. (p. 11)

<sup>2</sup> En particulier, les hommes devront porter la barbe et une sorte de soutane, qui sera faite d'un tissu gris ou blanc uni, et leur pantalon devra avoir telle longueur, et leurs femmes seront voilées, etc.

de la vie moderne<sup>3</sup> ; certains encore iront de maison en maison prêcher qu'Allah s'occupe de nous et qu'il suffit de le prier, toute activité de production étant inutile pour celui qui croit vraiment.<sup>4</sup> Entre ces comportements extrêmes, que de variantes, que d'hésitations, que d'incertitudes ! Bien rares sont aujourd'hui les personnalités qu'on voit tranquillement établies dans une culture à la fois nourrie d'un immense héritage transmis par les générations passées et ouverte sans inquiétude sur le monde moderne et ses nouveautés. Plus rares peut-être aujourd'hui que dans la première génération des Maliens introduits à la culture française par l'école et l'administration coloniale !

Il est vrai que ce qui faisait la culture des diverses nations que compte le Mali a été soumis à de rudes assauts : à lire les Amadou Hampâté BAH, Fily-Dabo SISSOKO, ou Yambo OUOLOGUEM, pour ne citer que ces trois-là, on se rend compte de la rigueur implacable et de l'extraordinaire efficacité du moule de « l'école des Blancs » du temps où elle était tenue par des Blancs. La culture française n'était pas alors transmise par des séries télévisées, mais directement par des enseignants, administrateurs, et autres héritiers directs. Cependant il suffit d'observer comment le pouvoir a été exercé, pendant les trois premières décennies de l'indépendance, pour mesurer aussi l'extraordinaire capacité de résistance de l'organisation sociale autochtone et des représentations qui justifient la raison du plus fort.<sup>5</sup> Et puis les temps ont changé, la démocratie a été proclamée, la décentralisation a été mise en œuvre : voilà donc, a-t-on dit, que le pouvoir est abandonné aux gens de rien, aux ignorants, aux anciens esclaves, quelle tristesse ! Il est vrai qu'eux comme les nobles se trouvent donc aujourd'hui déstabilisés. Qu'est-ce donc qui fera l'identité de chacun ? Et qu'est-ce donc qui fera l'identité des groupes ethniques issus des anciennes nations, et aussi l'identité de la nation nouvelle qui s'essaie à s'affirmer et à se constituer depuis quatre décennies ?

Depuis quarante ans, il est vrai, ce n'est pas la capacité à puiser dans ses propres racines pour se nourrir, se régénérer, s'épanouir, se développer qui a été privilégiée et développée. Non, c'est seulement la capacité à suivre des modèles venus du Nord qui a été non seulement encouragée mais encore récompensée : l'aide, celle des pays frères de l'époque socialiste, comme celle des encombrants mentors de l'Occident, non seulement propose, mais à vrai dire impose des solutions qui ne tirent rien, absolument rien, des racines du Mali. Peut-il en être autrement tant que les élites du Mali, elles-mêmes, doutent en leur for intérieur de l'avenir qu'elles veulent bâtir pour leurs enfants, ou bien se laissent un peu facilement distraire, en invoquant vite la pauvreté, par d'habiles négociateurs capables de faire miroiter de petits –voire de grands– avantages individuels sonnants et trébuchants ? Il est évident que, pour éviter de se laisser entraîner au fil du courant comme un arbre mort, il faudra puiser dans l'histoire, dans la fierté nationale, dans les traditions, oui, dans la culture des générations passées, et retrouver ses racines, en tirer le meilleur suc pour résister aux assauts du grand monde qui agitent les branches au risque de les rompre ou de déraciner la Nation !

<sup>3</sup> Par exemple les adeptes de la secte *se nankolo diné*

<sup>4</sup> Par exemple les adeptes de la secte *daawa*

<sup>5</sup> Sur les dispositions constitutionnelles et leur mise en œuvre pendant les deux premières décennies de l'indépendance, voir la thèse de Cheick Cissé : Contribution à l'étude des institutions politiques du Mali (recherche pour une théorie de l'Etat nouveau), thèse de doctorat d'Etat en droit, Université de Paris-Panthéon-Sorbonne, 1976, 451 p.

En même temps l'identité du Mali, et dans une certaine mesure celle des Maliens, ne se forment pas seulement au Mali même. Nombreux sont les Maliens qui voyagent, qui étudient ou travaillent ou commercent à l'étranger, et qui là-bas s'affirment en comprenant mieux en quoi ils sont Maliens, tout en adoptant là-bas les comportements et les idées qui leur paraissent bons. Nombreux aussi, plus nombreux qu'on ne l'imagine, sont les étrangers qui se forment ici et diffusent ici et ailleurs une image de ce que sont pour eux les spécificités de l'identité malienne : parmi ces étrangers, des étudiants qui s'attachent durablement à ce pays, à ses traditions, à sa culture, des chercheurs qui consacrent des années de leur compétence éprouvée aux études qui les amènent ici, des journalistes qui scrutent la vie politique, la vie quotidienne, la vie économique, et aussi des touristes, en grand nombre. Ne peut-on pas dire par exemple que l'image du Mali comme pays démocratique, telle qu'elle est diffusée à l'extérieur par ces témoins de bribes de la vie malienne est en avance sur la réalité quotidienne de la démocratisation ? Peut-être bien, mais néanmoins elle contribue à l'idée que l'on se fait du Mali à l'extérieur, et néanmoins elle peut renforcer l'idée que les Maliens voudront donner de leur pays et d'eux-mêmes.

Anne DOQUET a travaillé sur le rôle que peut jouer le tourisme dans cette affaire. Ce rôle sera diversifié, selon ce que seront les touristes et selon ce que seront leurs hôtes ! La présence des touristes peut déstabiliser, certes, mais en même temps elle peut amener les hôtes à s'interroger sur ce à quoi ils tiennent, au fond, de l'héritage qu'ils ont eux-mêmes reçu de leurs pères. Il n'y a aucune raison –sauf le manque de confiance en soi, en ses racines– de traiter cette question comme il est fait depuis plus de vingt ans par certains : le parti et les organisations démocratiques, écrivait-on alors, « doivent particulièrement veiller à préserver des fréquentations des touristes, dans les zones très touristiques du Mali, les jeunes filles et garçons maliens, et également contrôler soigneusement leurs rapports avec les populations ». <sup>6</sup> Ou plutôt, cette façon de traiter la question a pour avantage essentiel, aux yeux de ses partisans, de renforcer le pouvoir disciplinaire des responsables administratifs et religieux, de renforcer l'autoritarisme <sup>7</sup> au lieu de renforcer chez chacun l'éducation, la conviction, l'adhésion personnelle, l'engagement délibéré. Si l'on se préoccupait de développement, et notamment d'épanouissement des personnes, ressource essentielle du développement, il vaudrait mieux se consacrer à organiser la défense des traditions et notamment leur transmission aux jeunes générations, et redonner vie à l'arbre en recommençant à le forcer à rechercher dans ses racines la solution des problèmes nouveaux qui se présentent à chaque âge de la vie.

C'est peut-être là qu'est l'obstacle majeur. Il se pourrait que les traditions soient tellement dévalorisées aux yeux de ceux qui dirigent le pays, parce qu'ils sont avant tout soucieux de se plier aux injonctions –économiques d'abord, politiques ensuite et culturelles enfin, on le sait bien– des bailleurs de fonds, tellement dévalorisées aux yeux d'enseignants qui ne les connaissent pas mieux qu'ils ne connaissent la culture du Nord, tellement dévalorisées aux yeux d'un islam sommaire essentiellement préoccupé d'encadrer de grandes foules en jouant sur la peur du châtimeur divin, tellement

<sup>6</sup> Sunjata, n° 17, novembre 1979, p. 28-29

<sup>7</sup> Ce sont les leaders (responsables administratifs, chefs de village, notables..) qui se plaignent le plus du tourisme, cf. L'impact du tourisme sur les sites culturels, Ministère de la culture et de la communication, octobre 1995, p. 39 ; et donc on ne voit de solution que dans plus de réglementation, plus de contrôle, en un mot plus de caporalisme

dévalorisées aux yeux des adultes formés dans l'inculture croissante des premières décennies de l'indépendance, tellement dévalorisées aux yeux des vieux, épuisés par les assauts d'une modernisation brutale, que les jeunes n'ont plus de modèle autochtone, au moment de leur vie où précisément ils ont besoin de modèles auxquels s'identifier. Si un vieux néglige de transmettre les traditions, les jeunes qui vivent auprès de lui seront privés de leurs racines !

Il est grand temps de retrouver le souffle qui anime certains depuis plus de vingt ans. Un ministre ne déclarait-on pas à l'époque, avec confiance : « tout ce qui est défendu par les traditions est déjà bien conservé et n'a pas besoin de faire l'objet d'un classement officiel. Il est important de respecter les traditions, même quand on ne les approuve pas, d'éviter de choquer, de laisser un temps de persuasion, d'éducation, de compréhension s'instaurer ».<sup>8</sup> Un autre ministre n'écrivait-il pas plus récemment : « une transformation économique, sociale et politique qui puise dans la mémoire du peuple malien devra nous donner, plus que par le passé, les moyens de contribuer, au niveau local, national et global, à l'émergence d'un monde plus équitable et dans lequel nous nous reconnaissons ».<sup>9</sup>

Voilà donc la question centrale : le Mali d'aujourd'hui ne laissera pas seulement à ses enfants un pays grandement modernisé dans sa capitale, dans ses principales villes, et dans beaucoup de villages, un pays beaucoup plus peuplé et beaucoup plus construit qu'il ne l'était au jour de l'indépendance, un pays plus ouvert sur le monde, plus entreprenant, un pays engagé dans la voie de la démocratisation et de la décentralisation, il lèguera aussi à ses enfants une identité qui se construit au jour le jour. Par la transmission de comportements qui trouvent leur inspiration dans un éventail très large, qui va des préceptes moraux de l'éducation traditionnelle ou islamique à l'abandon de toute morale par ceux qui ne se préoccupent que d'enrichissement personnel par la fraude. Quelle est cette identité que le Mali d'aujourd'hui se construit jour après jour pour la transmettre à ses enfants ? Quels Maliens s'en préoccupent ? Quelles valeurs, symboles et repères y incorporent-ils ?

**Professeur J. BRUNET-JAILLY**  
Chevalier de l'Ordre National du Mali  
Représentant au Mali de l'Institut de Recherche  
pour le Développement

<sup>8</sup> Alpha Oumar Konaré, *Sunjata* n° 13 (juillet 1979) p. 42

<sup>9</sup> Aminata Dramane Traoré, in : *Maaya, la culture et le tourisme au service du développement social et humain durable*, Ministère de la culture et du Tourisme du Mali, sans date (1998 ?), p. 7

## RESUME

La question du lien entre tourisme et identité culturelle est généralement traitée en terme d'acculturation. Sans faire l'apologie du tourisme et encore moins nier ses effets dévastateurs, on peut néanmoins réinterroger ce phénomène en questionnant le sens prêté par les populations locales aux mises en scènes qu'elles produisent pour le regard touristique. Se montrer dogon ou mandingue « authentique », est-ce seulement répondre passivement aux regards extérieurs avides de primitivité ? L'intérêt manifesté par les étrangers ne peut-il pas constituer un outil pour affermir des identités non pas archaïques et artificielles mais bien contemporaines ? A travers les exemples de deux sociétés maliennes, l'une ultra-touristique de longue date, et l'autre où le tourisme vit ses balbutiements, l'exposé a montré dans quelle mesure les mises en scènes de l'authenticité culturelle peuvent contribuer à un renouveau identitaire.

Dans un premier temps, nous avons envisagé le lien entre les constructions identitaires et le phénomène de mondialisation, en précisant la perspective constructiviste dans laquelle s'inscrit notre recherche. Nous avons ensuite examiné les raisons pour lesquelles le Mali constituait un terrain propice aux changements identitaires.

Dans un deuxième temps, nous avons exposé les cas des mises en scènes culturelles en lien au tourisme en Pays dogon d'une part et dans la région de Siby (Mande) d'autre part.

Nous nous sommes dans les deux cas attachées à éclairer le renouveau identitaire qui se profile en coulisse de ces mises en scène avant de conclure plus globalement sur le lien que peuvent entretenir le tourisme et les identités culturelles en Afrique.



# SOMMAIRE

	<b>Pages</b>
<b>INTRODUCTION</b>	<b>8</b>
<b>IDENTITE CULTURELLE – TOURISME - MONDIALISATION</b>	<b>9</b>
<b>LES FESTIVALS DE MASQUES EN PAYS DOGON</b>	<b>13</b>
<b>LES BALBUTIEMENTS DU TOURISME CULTUREL DANS LE MANDE</b>	<b>17</b>
<b>CONCLUSION</b>	<b>21</b>
<b>DEBATS</b>	<b>22</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE</b>	<b>25</b>

## INTRODUCTION

Je voudrais avant tout remercier les personnes qui ont rendu possible cette conférence et plus largement tous ceux qui ici au Mali ont contribué d'une façon ou d'une autre à l'avancée de ma recherche. Je tiens à dire avant d'entamer le sujet à proprement parler combien je suis flattée par le fait que cette conférence-débat soit patronnée par le Mr le Ministre de la culture qui nous fait l'honneur d'être là ce matin. Avant de présenter la problématique, je commencerai par apporter deux précisions afin d'éviter d'éventuels malentendus.

- Avant toute chose, je tiens à préciser l'approche dans laquelle se situe mon étude. Les recherches effectuées au Mali relèvent souvent d'une anthropologie appliquée c'est à dire d'études entreprises à des fins utilitaires. L'institution dont je relève, l'Institut de Recherche pour le Développement, est par ailleurs souvent perçu dans cette visée en raison de son intitulé d'une part mais aussi de la large proportion de chercheurs en sciences « dures » qui le constitue. A l'instar des autres sciences, les recherches anthropologiques peuvent dans certains cas être effectuées avec un objectif utilitaire immédiat. Mais l'anthropologie est aussi une façon d'envisager le monde à travers une réflexion dégagée de toute visée utilitaire sur le visage et le devenir des cultures contemporaines. C'est d'une recherche fondamentale que je vais ici parler au risque de décevoir les personnes, engagées concrètement et matériellement dans le développement du tourisme, qui attendraient de cet exposé des clés pour mener à bien leurs activités.
- La deuxième précision qu'il m'est important d'apporter est que je ne suis pas venue ici pour faire l'apologie du tourisme. Les dangers que représente un tourisme de masse pour l'environnement naturel et humain sont réels. De nombreuses études sont là pour les analyser et les prévenir. Je ne parlerai pas ici de la menace touristique. Je n'aborderai pas non plus la question des effets dévastateurs du phénomène. Il ne faut pas en déduire pour autant que je nie ces problèmes qui sont effectifs. Mais la question qui me préoccupe aujourd'hui est de montrer en quoi le tourisme, toujours considéré comme une machine à broyer les cultures, à les désintégrer, à les artificialiser, peut aussi être envisagé comme une pratique

culturelle constitutive d'identités contemporaines. Les études portant sur ce phénomène ont en effet tendance à déplorer systématiquement l'acculturation induite dans les sociétés par la présence étrangère. Je voudrais plutôt montrer comment la présentation d'elles-mêmes que les sociétés offrent au regard de l'Autre peut prendre un autre sens pour les identités des populations visitées, notamment dans deux régions du Mali où prévaut le tourisme culturel.

## **IDENTITE CULTURELLE – TOURISME - MONDIALISATION**

J'en viens maintenant au sujet en commençant par mettre en relation les identités culturelles, et non pas seulement les deux sociétés qui nous concernent, avec l'ample phénomène de mondialisation qui touche de plus ou moins près toutes les cultures. Si j'aborde cette question, c'est que je pense que ce phénomène est indissociable du devenir des cultures « traditionnelles » en relation au tourisme. C'est aussi qu'elle est au cœur du travail de l'Unité de Recherche dans le cadre de laquelle s'inscrit mon travail et que je vais brièvement présenter afin de soulever tout malentendu sur la notion de « culture » telle qu'elle devra être comprise ici.

J'appartiens au sein de l'IRD à une Unité de Recherche intitulée « Constructions identitaires et Mondialisation » (UR 107). L'objectif de cet UR reste de saisir des mouvements identitaires contemporains, en se dégageant de la conception des cultures comme entités originellement pures et en participant au renouvellement théorique actuel de la discipline, en crise d'identité face au phénomène de mondialisation. Une des préoccupations de ce groupe est d'interpréter le rapport entre les identités et la mondialisation en échappant à l'alternative généralement proposée : homogénéisation des cultures/réactions anti-systémiques.

On cherche donc à percevoir les réponses que trouvent les sociétés face à la crise qu'elles traversent et qui dans maints endroits du globe induit tant une dérégulation étatique qu'un déclin des formes traditionnelles de socialisation. Comment les groupes, à différentes échelles, se resocialisent, comment les sociétés réorientent leurs stratégies d'identification ? Face à cette nouvelle configuration, les sociétés construisent leurs propres réalités en termes identitaires et se mettent en scène au nom de ces identités. Ainsi, les constructions identitaires sont envisagées,

dans le cadre de l'UR 107 qui cherche à saisir leurs enjeux culturels et politiques, comme des produits directs de la mondialisation.

Cette perspective ne peut être appliquée que si l'on adopte une conception constructiviste de la culture. Je préciserai donc cette conception car elle est déterminante pour la compréhension du rapport tourisme-identités.

L'identité ethnique a suscité un nombre considérable d'études et de débats au sein même de la discipline anthropologique. Définie dès le départ comme l'étude des sociétés traditionnelles, l'ethnologie a porté toute son attention sur des petites sociétés qu'elle a interprétées en termes ethniques. En dé-hiérarchisant de vastes ensembles socio-politiques dans une finalité de domination, l'administration coloniale avait auparavant élaboré un découpage des populations en termes d'ethnies. L'ethnologie s'est assise sur cette classification dont l'arbitraire n'est plus à démontrer (voir par exemple les travaux d'Amselle et M'Bokolo).

L'identité ethnique est alors apparue comme une invention qui aurait masqué une réalité précoloniale faite d'identités mobiles, élastiques et organisées en réseaux. En éludant les dimensions dynamique et relationnelle de ces groupes, la discipline les a érigées en autant d'entités closes fondées sur une tradition originale. Cette conception de l'identité culturelle est remise en question depuis plusieurs décennies. Une grande partie des recherches s'accordent maintenant sur le fait que l'identité ethnique ne se construit pas de façon endogène, mais en référence à une altérité. Amorcée dans les travaux de F. Barth dans les années soixante-dix, cette conception constructiviste, relationnelle et situationnelle de l'identité est aujourd'hui de plus en plus admise : toute identité culturelle résulte d'un processus d'identification au sein de situations relationnelles. L'identité n'a par conséquent rien de figé mais reste une production, un réarrangement d'éléments d'identification à différents niveaux.

C'est une sorte de bricolage permanent qui accompagne les nouvelles réalités auxquelles les sociétés sont confrontées. En ce sens, un phénomène aussi marquant que celui de la mondialisation ne peut rester sans effets sur les identités qui devront se réaménager pour s'y adapter. Entendu comme une circulation intensifiée des biens, des hommes et des idées, la mondialisation a dès son

avènement suscité ça et là de multiples craintes et particulièrement celle d'une dilution et d'une homogénéisation des cultures. Mais l'uniformisation hâtivement prédite dans les analyses spécialisées a été rapidement infirmée par le constat de l'affermissement des identités dans maintes régions du globe. Voyons donc en quoi le tourisme peut-il participer de cette reconstruction.

L'anthropologie a longtemps eu tendance à chercher les identités culturelles au cœur des sociétés qu'elle étudiait, comme si leur expression avait un lieu d'origine fort, et s'amenuisait en s'éloignant du centre et en se rapprochant de l'extérieur. Mais si l'on admet que l'identité se construit en référence à l'altérité, c'est aux frontières et non au cœur d'une société qu'elle est la plus lisible. Et de l'idée qu'elle se modèle et évolue selon les formes d'interaction avec l'extérieur découle celle que l'intégration d'un regard extérieur au sein même de la société peut constituer une frontière où le rapport à l'altérité produira des reformulations identitaires.

De part et d'autres du monde, les zones touristiques peuvent donc être considérées comme propices à des constructions identitaires. Annoncés par l'Organisation Mondiale du Tourisme, les chiffres croissants du phénomène, déjà devenu un phénomène de société à l'échelle planétaire, laissent présager sa large démocratisation et sa rapide intensification.

Le Mali, ou plutôt les identités maliennes, s'inscriront sans aucun doute dans ce mouvement pour différentes raisons.

La démocratisation du pays a de toute évidence suscité multiples réorientations et revendications identitaires. Cette démocratisation se conjugue depuis quelques années avec le processus de décentralisation, composé de renégociations politiques qui à leur tour induisent des reformulations d'identités.

A ces importants changements socio-politiques, il faut ajouter l'aspect « culturel » sur lequel le Mali fonde la promotion et l'organisation de son tourisme, aspect qui favorise nettement les renouvellements identitaires au regard d'autres formes de tourisme tournées vers les patrimoines naturels. En effet, avec la mondialisation, la crainte de tout un chacun d'assister à la fin de l'Histoire, et avec

elle à la fin des cultures a depuis quelques années avivé l'engouement des sociétés du Nord pour les cultures du Sud. Les sociétés africaines réputées de longue date pour la vitalité de leurs traditions connaissent depuis un succès médiatique grandissant. Parallèlement s'est développée une nouvelle forme de tourisme, dit « tourisme culturel », qui, tourné vers les sociétés réputées « authentiques », préfère le dialogue et le partage humains à la contemplation passive de paysages exotiques et qui devrait, selon les prévisions de l'Organisation Mondiale du Tourisme, constituer une des tendances essentielles du tourisme de demain. Au Mali, le tourisme culturel a été impulsé ces dernières années par le gouvernement, les domaines de la culture et du tourisme dépendant encore récemment du même ministère. L'offre touristique malienne comptait en effet se démarquer des autres par son fondement sur des valeurs traditionnelles d'accueil, d'hospitalité et de convivialité. La promotion touristique du Mali répond ainsi au désir en vogue de partager dans un climat de convivialité des valeurs traditionnelles perçues comme un contrepoids à l'américanisation planétaire.

En réponse aux regards similairement orientés dont elles sont l'objet, les sociétés se mettent en scène en se conformant aux attentes des étrangers, et la primitivité qu'elles représentent à leurs yeux est délibérément jouée. Regardées comme des archétypes de cultures traditionnelles, elles deviennent expertes dans la mise en scène de l'authenticité. L'impact du tourisme sur une société d'accueil n'équivaut donc pas à un simple échange de devises et au commerce de produits, mais induit aussi des remaniements culturels. Car se donner à voir, ce n'est peut-être pas uniquement satisfaire le désir de l'étranger, c'est peut-être aussi construire ou reconstruire son identité. Les exemples de deux sociétés du Mali, l'une ultra-touristique de longue date, et l'autre où le tourisme vit ses balbutiements, permettent d'illustrer la mise en place de ce tourisme culturel et d'en entrevoir les effets potentiels sur les constructions identitaires de ces sociétés aujourd'hui.

## LES FESTIVALS DE MASQUES EN PAYS DOGON

Je commencerai par exposer le cas des festivals de masques en Pays dogon pour montrer comment derrière des manifestations culturelles destinées *a priori* au regard touristique, l'identité dogon peut trouver un lieu de reformulation. Le phénomène touristique a débuté en Pays dogon, lieu mythique valorisé par les travaux de Marcel Griaule, après la seconde guerre et a connu un grand essor au lendemain de l'indépendance.

Les chefs de village des lieux les plus visités ont instauré, dans les années 80, des danses masquées touristiques, notamment dans les villages de Banani, Ireli, Tireli et Nombori. Le village qui a initié et longuement pratiqué ce folklore est Sangha, où durant les années de colonisation, des sorties occasionnelles étaient déjà imposées par l'administration coloniale pour honorer la visite d'un personnage important. Dans les années soixante, elles ont pris une tournure plus régulière avec un salaire fixe pour chaque participant.

Mais d'une façon générale, les danses masquées fabriquées pour les touristes n'ont suscité que peu d'intérêt auprès des villageois, qui d'une part n'en tiraient aucun bénéfice – si ce n'est le maigre salaire des jeunes danseurs – et surtout ne se sentaient nullement concernés. Interdites dans de nombreux lieux face au désaccord des responsables des masques, sporadiques dans quelques villages de la falaise et de plus ne concernant qu'une très faible proportion de la population, les danses touristiques, premières mises en scène de la culture dogon, n'ont eu qu'un faible impact sur l'identité culturelle, si l'on met à part le cas spécifique de Sangha, où leur caractère permanent conjugué à la présence continue de visiteurs et de chercheurs a pu modifier la conception que les jeunes s'en font.

Ailleurs, le tourisme et les manifestations culturelles qui lui étaient destinées n'ont concerné qu'un petit nombre d'habitants, à savoir la famille du chef du village, quelques anciens et les jeunes guides. C'est dans ce contexte d'organisation et de gestion villageoises du tourisme que sont apparues, avec le processus de décentralisation, des formes inédites de manifestations culturelles.

La commune de Dourou, à cheval sur le plateau et la falaise, constitue une des zones du Pays dogon fréquentées par le tourisme même si Sangha n'a jamais pu être détrônée dans son monopole. Peu de temps après sa constitution, la mairie a mis en place une nouvelle forme de danses masquées intitulée « festival de masques ». C'est sous l'impulsion de la « mission culturelle » (institution présente dans les trois sites maliens classés « patrimoine mondial de l'humanité » par l'Unesco) de Bandiagara que ces manifestations ont vu le jour.

La mission, créée en 1993, suite à la classification du Pays dogon a entre autres objectifs celui de désengorger le tourisme massivement concentré à Sangha et d'impliquer les populations rurales dans l'exploitation des activités culturelles et touristiques. Un projet « Ecotourisme en Pays dogon » a ainsi été mis en place en collaboration avec le Service de Coopération Allemande (DED), afin de protéger et de mettre en valeur les patrimoines culturel et naturel du site. Parmi ses actions de sensibilisation, la Mission a proposé il y a trois ans à différents villages d'organiser des festivals de masques, afin que la richesse culturelle de leurs danses, vouées à l'abandon voire déjà oubliées dans certains lieux, soit transmise à leurs enfants. Plusieurs villages ont alors entrepris la préparation de ces festivals qui se sont d'abord déroulés à Pélou et à Begni-Mato, villages du plateau situés à environ 25 kilomètres de Bandiagara et surplombant la falaise, puis dans le village voisin de Nombori, un des rares lieux de la falaise où, dans cette région, furent pratiquées les danses masquées.

Le dernier a eu lieu fin décembre dans le village de Sassambourou. Une des voies de leur promotion a été la radio locale, par le biais de laquelle la mission culturelle diffusa régulièrement dans les semaines précédentes l'annonce de danses de masques dans cette région où elles n'avaient quasiment plus cours. Le message passa également à Bamako et au niveau des institutions et agences touristiques, et provoqua un afflux de visiteurs. Mais le nombre le plus surprenant, dont les premiers étonnés furent les organisateurs, n'était pas celui des touristes mais celui des Dogon eux-mêmes, venus des villages avoisinants et parfois même lointains pour assister au festival.



En partie générée pour développer le tourisme (la mission culturelle dépendait au départ à la fois du ministère de la culture et du tourisme), les festivals de masques ont ainsi été investis de façon étonnante par le public local. Entre autres, différents éléments laissent penser que ces manifestations ne sont pas apparentées dans l'esprit des populations à un simple folklore réservé aux touristes.

La déclamation au lever du jour de paroles en Sigi so, langue secrète de la cérémonie soixantenaire du Sigi, devant une petite assemblée locale avant l'arrivée des touristes et l'ouverture du festival, ou encore l'utilisation du rombhe, instrument rituel propre aux cérémonies funéraires, sont les témoins de la dimension religieuse prêtée à la manifestation. Le déroulement des danses occasionne également des comportements allant dans ce sens.

La distance observée par les femmes et les enfants vis-à-vis des masques, le camouflage immédiat de tout danseur accidentellement démasqué, le ramassage des fibres tombées des costumes par les vieillards ou par les masques eux-mêmes, sont autant d'éléments rappelant la puissance du masque rituel. Enfin, les réactions de l'audience locale sont les signes les plus probants d'une participation active du public fort éloigné du désinvestissement des populations face aux danses touristiques jusqu'alors pratiquées.

Différents villages de la commune avaient depuis plusieurs décennies délaissés les danses masquées, mais la présence des villages voisins au festival les a incités à retrouver les pas oubliés. En deux années seulement, une compétition s'est installée entre les villages participant au festival, chacun donnant le meilleur de lui-même dans les préparatifs et dans l'exécution des danses, et chacun cherchant à être élu (par la mairie et la mission culturelle) pour la tenue du festival suivant. Indelou et Sasambourou ont ainsi très tôt proposé leur candidature à la mairie, alors que les élus ignoraient que ces villages possédaient encore des masques.

Cet esprit de compétition est également présent dans les précautions prises envers les éventuelles attaques de sorcellerie au cours des danses, ou encore dans le discours de certains villageois prétendant qu'on leur a déconseillé d'exhiber intégralement leurs talents afin de ne pas trop attiser les convoitises.

Mais ces précautions d' « attaques » font partie intégrante des rituels de levée de deuil, où au-delà des considérations religieuses se jouent des conflits sociaux opposant villages ou quartiers concurrents. C'est ce caractère politique du rituel qui trouve aujourd'hui un nouveau lieu d'expression dans les manifestations culturelles.

Le dernier festival de Nombori fut ainsi le théâtre d'enjeux de ce type. Un conflit social durable, dont l'origine remonte au pacte établi entre la population autochtone, propriétaire et maître de la terre, et la population immigrée qui s'est emparée de la chefferie locale et donc du pouvoir politique, y est régulièrement réactivé et se manifeste aujourd'hui par une très nette scission villageoise en deux clans réunis respectivement autour du nouveau chef de village et de l'ancien, récemment destitué.

Cette année, le déroulement du festival, étalé sur cinq jours, a constitué une véritable mise en scène de ce conflit. Le refus catégorique des jeunes de ces deux groupes de cohabiter dans l'espace scénique de la danse a imposé la constitution de deux troupes qui se sont produites alternativement. Au fil des jours, l'évolution du conflit villageois était lisible pour l'audience locale.

En fonction des affinités claniques avec le groupe de danseurs du jour, les villages voisins invités à partager l'espace répondaient inégalement, ce qui pesait sur le succès de l'un ou l'autre clan. L'absence ou la faible présence numérique des danseurs d'un village claniquement lié avec l'une des troupes donna ainsi à deux reprises des « points » à la troupe adverse. Parallèlement, la participation et les réactions du public villageois variaient selon la troupe, chacune d'elles n'étant encouragée que par la population ralliée à sa cause.

Les clameurs de l'audience étaient alors étroitement surveillées par le groupe opposé. Chaque clan marquait ainsi progressivement des points en fonction des adhésions villageoises et intervillageoises et la vitalité des danses s'en ressentait nettement. Le conflit culmina au moment de la clôture du festival lorsque la scène, alors prévue pour la troupe soutenant le nouveau chef du village, fut soudainement investie par la troupe adverse, ce qui laissa plus qu'amers les acteurs et le public du premier groupe. L'espace scénique du folklore mettait ainsi en jeu des relations sociales contemporaines.

C'est dire que le succès local des festivals de masques dépasse une simple affection pour les danses. La revitalisation sous une forme nouvelle de pratiques tombées en désuétude ne peut s'assimiler à une simple exhibition folklorique destinée au regard étranger mais illustre un élan identitaire dans une région fortement islamisée où les « traditions » relatives aux masques étaient en partie éteintes. Co-organisateurs de ces festivals, différents acteurs sociaux locaux, notamment des jeunes impliqués en même temps dans le développement du tourisme local et dans la promotion de leur culture à l'étranger, prennent aujourd'hui part au processus de détermination des traditions et jouent par ce biais un important rôle dans l'identité contemporaine des Dogon.

Aussi, il semble que la naissance du tourisme culturel puisse générer des remaniements de tradition et d'identité. Nous allons voir comment une autre région du Mali jusqu'à peu pratiquement vierge de fréquentation touristique présente des similitudes entre le développement du tourisme et les reformulations d'identités.

### **LES BALBUTIEMENTS DU TOURISME CULTUREL DANS LE MANDE**

Surnommée « berceau du Mali » pour son importance dans l'histoire du pays, le Mandé est la région des descendants de Soundjata, héros fondateur de l'empire du Mali. Réputés être particulièrement fiers de leur culture historiquement déterminante pour l'évolution du pays, les Malinké qui l'habitent attirent depuis longtemps les chercheurs en sciences humaines, et la zone n'est par conséquent pas vierge de regards extérieurs valorisant les coutumes ancestrales. La région connaît en effet une tradition vivante des récits sur Soundjata et la réputation prestigieuse de ses griots dépasse les frontières du Mali.

Les Malinké sont craints pour leurs pouvoirs, notamment ceux de leurs chasseurs légendaires, et leur capacité à conserver leurs secrets entoure leur culture d'une aura mystérieuse. Curieusement délaissé par le tourisme, qui se concentre au Mali sur les trois sites promus au rang de patrimoine mondial de l'humanité (Pays Dogon, Djenné et Tombouctou), le Mandé, et tout particulièrement la commune de Siby, connaît depuis peu l'engouement de visiteurs souhaitant s'écarter des sentiers battus. En quête d'activités lucratives, les jeunes de Siby se montrent désireux de

développer le tourisme chez eux, et l'idée, amorcée par un mouvement associatif, de la création d'un syndicat touristique reconnu par l'état s'est maintenant concrétisée.

Les jeunes guides, dont certains peuvent suivre les formations organisées par l'Office Malien du Tourisme, sont animés d'une volonté de revivification de leurs traditions. Il ne fait aucun doute que les motivations de ces nouveaux montreurs de culture soient avant tout d'ordre économique. Néanmoins, il est intéressant d'entendre dans leurs discours que cette réinvention des traditions répond aussi à un désir de la jeunesse de mieux comprendre son passé pour mieux savoir qui elle est. Totalement islamisée, la zone de Siby a délaissé la plupart de ses pratiques rituelles et les vieillards ne paraissent pas enclins à transmettre leur histoire à des enfants indociles dont ils ont bien du mal à saisir l'évolution.

Les taxant d'indolence, ils se plaisent à rappeler tant les conditions de vie éprouvantes dans lesquelles ils ont grandi que la ferveur des rituels communautaires qui soulageait leur quotidien. Tout comme si la connaissance se méritait et ne pouvait s'obtenir qu'en contrepartie d'efforts vécus, comme si elle ne pouvait plus faire sens pour les jeunes d'aujourd'hui, les anciens montrent quelques réticences à se raconter à eux. Les formes traditionnelles de socialisation qu'ils ont connues et qui conféraient aux classes d'âge inférieures une position de respect et de subordination absolue vis-à-vis des aînés n'ont plus cours. Leurs enfants, aujourd'hui scolarisés, accèdent selon eux peut-être trop facilement à un savoir qui leur paraît déstructurant. Un ton de déception imprègne ainsi le discours des anciens qui soulignent en général le désintérêt de leurs descendants pour la tradition. Parallèlement, les jeunes se plaignent de n'avoir pas reçu de leurs pères la connaissance de leur culture et déplorent leur manque de repères identitaires.

Désabusés de leur vie quotidienne, tentés par une modernité qu'ils peuvent difficilement atteindre, ils éprouvent en effet le besoin de mieux connaître leur passé. C'est en tous cas ce qui transparaît dans le discours de ceux qui ont en charge la conception et la mise en place des activités touristiques à Siby. On pourrait le résumer ainsi : pour satisfaire les touristes, ils tentent de revivifier les traditions perdues. En même temps, la reprise de ces coutumes abandonnées leur permettra à tous de mieux comprendre d'où ils viennent et qui ils sont. Une volonté commune de

ressusciter les rituels anime les activités destinées au développement du tourisme. Il ne s'agit pas seulement de demander aux vieillards de s'exhiber folkloriquement, mais de transmettre en même temps leurs connaissances par le biais d'une participation active des plus jeunes.

Cette soif de connaissances dont font preuve les membres du syndicat touristique de Siby se retrouve en parallèle chez un autre groupe de jeunes du même village, eux aussi tournés vers le développement du tourisme. Leur engouement a une origine singulière : tout est parti d'un éveil scientifique organisé autour des « malles pédagogiques » par l'association Karamba-Touré.

Un groupe de jeunes n'ayant connu aucune scolarisation a pu, par la découverte de ces malles, s'initier à différents thèmes dont celui de l'eau et des arbres. C'est cet éveil scientifique qui a suscité chez eux le désir puis le plaisir de découvrir leur patrimoine naturel et qui, de fil en aiguille, a généré l'idée de développer des activités touristiques. Avec l'appui d'une association française et la collaboration de la mairie, ces jeunes prennent aujourd'hui en main le développement d'une activité touristique inconnue dans le Mali, l'escalade, et réfléchissent à l'exploitation de leur environnement naturel.

En même temps, les activités touristiques dans lesquelles s'engagent les associations qui ont chapeauté le projet « escalade » se veulent conserver un esprit, celui de la Charte, qui est considéré par ces associations comme la véritable richesse culturelle du Mandé. La charte du Mandé, énoncée dans la première capitale de l'empire du Mali, le jour de l'intronisation de Soundjata Keita, proclame l'entente, la concorde, l'amour, l'harmonie, la fraternité entre les hommes du Mandé. L'étranger y est conçu comme celui que l'on doit satisfaire et protéger. Et dans cette optique, le tourisme culturel pourrait tendre à la compréhension voir à l'empathie avec les hommes du Mandé et la nature qui les entoure.

Aussi, mettre en place ce tourisme revient à réactiver l'esprit mandé menacé de s'évanouir sous le poids de la modernité.

Dans le tourisme, les jeunes voient non seulement une activité lucrative, mais aussi une voie de connaissance de leur propre culture leur permettant de mieux se situer dans le monde. Ainsi le regard étranger, qui se pose sur les sociétés africaines avec ses exigences d'exotisme et d'authenticité, peut y induire de nouvelles formulations sociales et identitaires. Ces reconstructions pourraient même dépasser le cadre intergénérationnel pour s'étendre aux relations intervillageoises ou intercommunales.

La réputation de certains lieux pour leur tradition originale peut en effet être controversée par d'autres lieux revendiquant la primauté de la cérémonie. Prenant ses marques à Siby, cet élan identitaire gagne maintenant de nouveaux terrains. Cette année, quatre demandes, par ailleurs fort similaires, d'appui à un grand festival culturel mandingue ont été déposées auprès ministère de la culture : deux provenant des deux associations concurrentes de Siby, l'une de la commune voisine de Bankoumana et l'autre d'une association de promotion culturelle implantée à Bamako mais dont la plupart des membres proviennent de la commune de Djoliba.

Ainsi, les reconstructions identitaires peuvent s'étendre aux relations intervillageoises ou intercommunales. La réputation de certains lieux pour leur tradition originale peut en effet être controversée par d'autres lieux revendiquant la primauté de telle ou telle cérémonie. On sait que la tradition orale autorise tous les bricolages au niveau de l'histoire. Des relectures du passé peuvent ainsi germer sous l'effet de nouveaux regards avides de tradition et les identités régionales trouveraient là encore un lieu de nouvelles formulations.

## CONCLUSION

A travers les exemples du tourisme culturel en Pays dogon et dans le Mandé, j'espère avoir montré que le tourisme ne se réduisait pas à des échanges monétaires, pas plus que le processus de mondialisation. Même si son poids dans l'économie mondiale reste le plus frappant, ce processus ne peut se résumer à une affaire de banquiers. Derrière les bouleversements économiques du monde, des cultures en action réagissent au mouvement dans lequel elles sont emportées. Ce sont ces cultures mouvantes qui peuvent trouver dans cette circulation intensifiée des biens, des hommes et des idées, l'occasion de reformuler leur identité.

Les deux exemples que j'ai pris mériteraient bien-sûr d'être étendus à d'autres sociétés maliennes dans l'optique de saisir plus globalement les mouvements identitaires qui agitent le Mali aujourd'hui. J'espère quoi qu'il en soit avoir insufflé l'idée que les sociétés d'Afrique n'échappent pas aux mouvements culturels planétaires induits par la mondialisation, qu'elles ne sont pas réduites à la soumission à un processus homogénéisant et acculturant, mais que dans la mondialisation, elles trouvent à leur manière des appuis pour construire leur contemporanéité.

# DÉBATS



## DISCUSSION

Plus qu'à un débat, l'exposé a donné lieu à une longue discussion insistant tant sur la richesse culturelle que sur le potentiel touristique du Mali. La question des identités culturelles a été enrichie par les propos de Moussa Sow et Issiaka Bagayago, tous deux anthropologues. Il a été noté que les sociétés maliennes faisaient dans ces dernières années montre d'une quête d' « authenticité » culturelle, quête qui ne se limitait pas aux villages touchés par le phénomène touristique. Les manifestations culturelles qui émaillent le territoire témoignent de cet élan identitaire. L'idée d'identités bricolées, en recreation permanente, a fait l'unanimité dans les remarques.

**Outre les chercheurs**, la majorité des intervenants du public étaient impliqués concrètement dans le « tourisme » : OMATHO, agences de voyages, missions culturelles... La description de la situation de Siby a été notamment complétée par Thérèse Touré, présidente de l'association Karamba-Toure, qui a insisté sur le lien entre culture, science et société à travers une présentation plus précise des malles pédagogiques et des activités de l'association. M. Lansana Cissé, directeur de la mission culturel de la Mission de Bandiagara, a quant à lui apporté de précieuses informations sur la situation du Pays dogon, situation également évoquée par Issa Guido, jeune guide dogon responsable d'une agence de voyage qui a exposé le problème de la pauvreté et de l'absurdité d'une conservation artificielle de la « primitivité » de sa culture.

Le public a ensuite élargi la discussion au Mali en général et non seulement aux deux zones exposées, avec notamment les interventions du directeur de l'OMATHO et de la coordinatrice des agences de voyages maliennes. De nombreuses difficultés rencontrées par les agents de terrain ont été évoquées mais les intervenants ont également insisté sur les efforts entrepris pour un meilleur développement du tourisme et sur des résultats déjà acquis. Différents exemples de conciliation possible de la pratique touristique et d'identités culturelles affirmées et non déracinées ont été cités.

**M. le Ministre de la Culture** s'est finalement félicité de cette réflexion conciliant une vitalité des identités culturelles et de l'activité touristique, qui constitue une ressource importante pour le Mali. Il a également exposé son plaisir à partager cette réflexion constructive malgré un public composite, et a manifesté son souhait de voir se renouveler des interventions « scientifiques » suscitant des discussions auxquelles tout un chacun peut prendre part.

## BIBLIOGRAPHIE

### Principales publications :

#### ◆ **Ouvrage**

- *Les masques dogon : ethnologie savante et ethnologie autochtone*. Paris : Editions Karthala, collection " Hommes et sociétés ", 1999, 320 p.

#### ◆ **Articles dans des revues avec comité de lecture**

- " *Se montrer dogon. Les mises en scène de l'identité ethnique*", *Ethnologies comparées*, 5, Automne 2002 [<http://alor.univ-montp3.fr/cerce/r5/a.d.htm>]
- " *Dans les coulisses de l'authenticité africaine*", *Les Temps Modernes*, n°620-621, novembre 2002 p. 115-127
- " *Les masques dogon : de l'objet du Musée de l'Homme à l'homme objet de musée*". *Cahiers d'Etudes Africaines*, 1999, n° 155-156.
- " *Effets réels des paroles de Sory Camara sur son auditoire*". *Cahiers Ethnologiques*, 1998, Actes de la journée " Les paroles de Sory Camara ", P.U.B., Bordeaux.
- " *La beauté sauvage : Le goût artistique dans l'appréhension anthropologique de l'objet d'art africain*". *Figures de l'Art, Revue d'esthétique*, 1994-1996, n° 2, Editions SPEC, Mont-de-Marsan, septembre 1996., p. 183-192.

**Le Centre DJOLIBA, créé le 5 janvier 1964, est aujourd'hui la structure d'exécution de la politique de l'Association DJOLIBA Hommes et Développement (A.D.H.D). Il collabore avec des institutions nationales et internationales intervenant dans les domaines de la décentralisation, du renforcement de la société civile, de l'action sociale, en particulier de la promotion de la femme.**

Le pôle de documentation, de débats-publics et de publication occupe un terrain privilégié dans le cadre de ses axes stratégiques d'orientation. Ainsi, le Centre DJOLIBA a ouvert depuis 1968, un espace de réflexion plurielle. Animé sous la forme de conférences-débats publics au siège, puis de conférences itinérantes, ce cadre neutre de réflexion et d'échange est devenu une tradition au Centre DJOLIBA. Il organise chaque année une trentaine de conférences-débats donnés par des cadres maliens ou par des cadres de l'extérieur. Les débats portent sur des questions d'intérêt sous-régional, national et local. La capitalisation et la diffusion des produits intellectuels des conférences-débats permettent de construire progressivement la mémoire des réflexions et de soutenir sa contribution en recherche, en réflexion, et en formation.



**L'Institut de Recherche pour le Développement (IRD) est l'un des grands établissements publics français de recherche scientifique. Il compte environ 800 chercheurs et autant de personnels techniques et administratifs. Il est présent dans une trentaine de pays, notamment en Afrique, mais aussi en Amérique et en Asie. Partout, il travaille en partenariat avec les institutions nationales de recherche, et d'autant plus activement qu'elles sont plus dynamiques. Depuis plus d'un demi siècle, il a apporté une contribution décisive à la connaissance des milieux et des sociétés des continents en développement, et il a aussi participé, en particulier par tout ce qu'il est capable d'organiser en matière de formation à la recherche par la recherche, à des activités de développement. Au Mali, de grands efforts ont été consacrés pendant des décennies, en liaison avec l'IER et les administrations concernées, à l'étude du fleuve Niger, ressource naturelle exceptionnelle et qui reste à exploiter au mieux ; de grands efforts ont été consacrés plus récemment à des questions de société, telles que la politique d'éducation et ses résultats, la politique de santé et ses résultats, la décentralisation et ses résultats.**